

CONTINENCE ET DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITÉ

La méthode psychanalytique est avant tout une méthode d'investigation clinique. L'objet de son étude est la vie de l'inconscient, cette part latente de nous-même qui soutient notre vie psychique. C'est par l'étude des faits psychiques inconscients que la psychanalyse peut éclairer les aspects apparemment inexplicables du comportement de certains sujets ou avertir ces sujets eux-mêmes des motivations inconscientes qui les entraînent contre leur volonté dans des situations ou des états affectifs opposés à ceux qu'ils désirent. La chasteté qui peut, nous le savons, accompagner des états de grande sublimation, est une vertu peu étudiée pour elle-même dans les cures psychanalytiques. Le rôle de la continence sexuelle n'a pas été davantage jusqu'à ce jour l'objet de recherches cliniques systématiques. Au début de la technique psychanalytique, Freud imposait la continence comme une condition favorable à la cure. On y a renoncé depuis lors, pour des raisons que je ne connais pas. Dans quelques cas précis cependant, certains de nos confrères prescrivent, au cours du traitement, l'abstinence sexuelle.

Il serait d'un très grand intérêt pratique de savoir pourquoi la continence va provoquer chez tel individu des troubles névrotiques, c'est-à-dire une perte d'énergie utilisable par le noyau conscient de la personnalité, au profit de symptômes somato-psychiques ou caractériels qui appauvriront ou stériliseront les facultés d'action et de création du sujet. Il ne serait pas d'un moindre prix de connaître les raisons pour lesquelles la frustration de satisfaction sexuelle va stimuler chez un autre sujet l'épanouissement d'une vie oblatrice sur le plan caractériel et, en même temps, une plus grande efficacité pratique, un rayonnement spirituel plus intense, de plus vastes possibilités de création.

La façon dont un individu s'astreint à la continence ou l'observe spontanément, les mobiles inconscients qui peuvent l'y pousser, les avantages qu'il peut en retirer pour sa vie mentale, affective ou sociale (à dessein, je ne parle pas de la vie spirituelle, difficile à apprécier d'un point de vue clinique et psychologique), l'aide enfin que cette continence peut apporter dans l'acquisition de la chasteté, vertu de maîtrise du désir génital et de renoncement

à ses appels, ce sont là autant de problèmes dont chacun demanderait une étude approfondie. Celle-ci exigerait des observations détaillées et quotidiennes de religieux et de religieuses, soit par la méthode psychanalytique, soit du moins par la connaissance aussi complète que possible de leurs rêves et des associations connexes. C'est ainsi que l'on éclairerait ces questions qui, dans le cas de personnalités puissantes et socialement efficientes comme celles des mystiques, deviennent extrêmement obscures. L'étude rétrospective qui utilise leurs lettres, leurs écrits, le témoignage de leur comportement, même si on l'interprète par les vues psychanalytiques, ne saurait suffire. La méthode réclame en effet des associations libres, des productions qui ne soient pas systématisées, fournies à un observateur sujet au même conditionnement sociologique. Ne pouvant, faute de telles études, éclairer directement les problèmes, j'ai pensé que l'on pouvait essayer de procéder d'une manière indirecte.

On sait, en effet, que la primauté du génital dans la vie sexuelle et affective d'un être humain est tardive. Auparavant se succèdent, dans l'évolution des instincts, les stades extrêmement importants de cette sexualité infantile qui a été la grande découverte de Freud. Il a montré le premier que, lors de la puberté, la primauté du plaisir de la région génitale, ainsi que l'appel charnel lié à la recherche de l'objet d'amour correspondant, n'apparaissent pas dans une conscience entièrement neuve, mais, tout au contraire, se manifestent dans une conscience qui a déjà connu un plaisir électif dépendant des caractéristiques masculines ou féminines et qui a déjà poursuivi et retenu les objets capables de procurer ce plaisir. On sait l'importance des fixations infantiles sur les parents et les éducateurs, pour l'évolution ultérieure de l'affectivité et de la sexualité du sujet. De proche en proche, depuis les premiers jours de la vie, le garçon ou la fille sont formés par leurs expériences successives, par les difficultés et les frustrations qu'ils éprouvent dans leur quête du plaisir sensuel et qui leur sont imposées au nom de valeurs qui tirent leur prestige du désir de plaire ou de s'identifier aux adultes aimés.

Tels sont les cheminements de la formation morale, toujours liés à des relations interhumaines. Tout le monde sait que l'enfant qui n'a jamais écouté que ses caprices jusqu'à treize ans ne pourra agir autrement à l'âge de la vie génitale. On sait aussi que l'enfant qui a subi des frustrations douloureuses et liées à un sentiment de culpabilité ne pourra s'épanouir, lors de la puberté, sans se placer plus ou moins en marge des règles sociales. J'ai donc pensé que, si j'étais sans observations valables sur la continence

génitale des adolescents et des adultes sains, il pouvait y avoir intérêt à étudier la continence sexuelle des étapes prégénitales, dont les principaux sont le stade oral, le stade anal, le stade phallique urétral pour le garçon, le stade clitoridien et vaginal chez la fillette.

A ces différentes étapes, l'étude de la continence, c'est-à-dire de la maîtrise du plaisir nerveux caractéristique de chacun de ces stades peut nous renseigner sur les rapports de la continence en général avec le développement de la personnalité. Pour procéder avec plus de rigueur, je me bornerai à chercher des exemples cliniques chez des sujets dont le développement corporel — six ou sept ans au moins — implique le dépassement des pulsions strictement orales et anales.

Premier cas. — Il s'agit d'une fillette de 7 ans que j'avais soignée vers cinq ans pour un mutisme total, lié à une perversion du goût. Elle buvait des eaux sales, de l'urine, de l'huile de machine, aimait à manger par terre, saisissait directement ses aliments avec la bouche ou avec les mains. Elle présentait devant la souffrance un comportement inversé : elle ne se plaignait pas ; elle souriait quand, après une brûlure au second degré, on lui faisait ses pansements ; elle sourit encore quand on dut lui faire quelques points de suture et réduire une fracture du bras. (J'ai relaté ce cas sous le nom de *Nicole*, dans la *Revue de Psychanalyse*, 1949, n° 1.) En dehors de ses anomalies, elle avait un caractère charmant et facile. Abandonnée, vers un an, par sa mère, recueillie par l'Assistance publique, elle avait ensuite été confiée à des parents nourriciers. Ceux-ci se montrèrent indignes, maltraitant les nombreux enfants qui leur étaient confiés. Dénoncés, ils furent arrêtés et les enfants dispersés. Nicole avait été recueillie dans un état physique lamentable. Puis un couple de braves gens l'avaient adoptée. Après six mois de bons soins, ils me l'amenaient, découragés. Ce qui frappait le plus en elle, c'était le mutisme et l'absence de bruitement, alors qu'elle ne semblait pas sotte et qu'elle n'était pas sourde. L'enfant guérit d'abord de son mutisme ; elle put expliquer les diverses sensations qu'elle éprouvait : la fracture avait fait « mieux » mal que la brûlure, par exemple. Cette enfant, guérie entre cinq et six ans, tout à fait adaptée, m'était ramenée de loin en loin, dans un but de surveillance. A sept ans, l'âge scolaire arrivant, elle se montra vraiment intelligente. Mais elle devint alors déchaînée dans ses jeux, désobéissante, difficilement disciplinable, à la maison comme à l'école ; chose nouvelle, elle commença à voler à ses

camarades de menus objets et des goûters qu'elle cachait pour les jeter ensuite, n'ayant pas assez faim pour les consommer. L'enfant, me disait sa mère, avait aussi tendance à refuser de manger, alors qu'elle avait parfois visiblement faim ; autrefois de goût si pervers, elle était devenue délicate et assez gourmande. L'enfant était en parfaite santé ; je conseillai à la mère de ne pas la forcer à prendre de la nourriture et de conserver la même attitude affectueuse que Nicole mangeât ou non. C'était un mardi, l'enfant repartit ; le vendredi, elle dit à sa maîtresse de classe : « Je suis punie de manger jusqu'à lundi. Alors, comme ça, je pourrai être sage et bien travailler ». La mère me décrivit les repas. L'enfant venait y assister mais n'y participait que par sa présence. Silencieuse et absorbée, elle regardait, avec des yeux de loup affamé, chaque bouchée que mangeaient ses parents et son frère. Elle faisait pitié, disait sa mère, mais du jour où elle eut commencé ce jeûne, elle fut, en dehors des repas, vivante, gaie, docile comme jadis. Elle consentait seulement à boire de l'eau et, le matin, mais avec réticence, du lait. « Je ne mangerai pas, parce que tu ne veux pas que je mange », avait-elle dit sans autre explication à sa mère. Puis, devant les dénégations de celle-ci : « Moi, je sais qu'il ne faut pas que je mange, mais je ne veux pas que ça t'ennuie. Je veux que tu me dises que tu permets que je ne mange pas ». La mère avait acquiescé et avait proposé à la fillette de s'amuser au lieu de venir à table. Mais l'enfant avait refusé et semblait même prendre au spectacle du repas des autres, un plaisir étrange et captivant. Le lundi suivant, assez fatiguée de son jeûne, l'enfant dit à la maîtresse : « Vous savez, ce soir je mangerai ». En effet, le soir même, elle se remit à manger normalement. Ces trois jours de jeûne volontaire avaient rendu son équilibre affectif à l'enfant.

Nicole n'était plus ni tendue, ni angoissée. L'amélioration caractérielle, la maîtrise des pulsions agressives parurent définitives. J'ai remarqué que, d'une façon générale chez l'enfant, l'abstinence orale, le jeûne qu'il s'impose à lui-même (l'enfant dit qu'« il n'a pas faim »), s'ils sont respectés par des parents qui ne s'en montrent ni anxieux, ni mécontents, est toujours lié à des acquisitions culturelles, adresse manuelle, attention à de nouveaux centres d'intérêt utiles au développement sensoriel ou intellectuel du sujet. Naturellement, si la mère, objet d'amour et guide, semble blâmer ce mécanisme auto-régulateur, ou si elle l'impose comme une punition qui implique une défaveur et une rupture d'amour, l'enfant peut être très profondément troublé. A leur insu, les parents faussent un processus sain d'adap-

tation des pulsions du stade relationnel aux objets, car la frustration volontaire de nourriture laissée libre, sans valorisation ni dévalorisation venant de l'adulte, a un sens énergétique positif ; c'est un facteur de développement et de régulation pulsionnelle. Il semble qu'il y ait là une expérience de maîtrise des pulsions, mise au service d'autres modes de relations aux objets que la primitive et brute relation de consommation.

L'intérêt de cette observation n'est pas tant le jeûne volontaire que l'enfant s'était imposé, que l'attitude et la mimique de l'enfant pendant les repas où elle ne mangeait pas et où, disait sa mère, elle regardait avec des yeux affamés la nourriture qui disparaissait, en la suivant des assiettes jusque dans les bouches, « elle nous dévorait des yeux ». Il s'agissait bien, dans cette frustration de nourriture imposée à son corps, d'un processus psychologique qui, pour ne pas être raisonné, n'en était pas moins très important et très efficace dans la régulation caractérielle et nerveuse de cette enfant.

Il est certain que, si, dans son cas, la mère l'eût privée de nourriture, le résultat n'aurait pas du tout été le même. Elle ne se serait pas sentie en bonne intelligence avec l'adulte et elle aurait été frustrée de leur présence au repas, frustrée du plaisir compensateur ou même recherché électivement de ce repas à la consommation duquel elle assistait sans y participer. Elle n'aurait pas été à tout moment libre de rompre son jeûne à sa guise. Au lieu d'une expérience éducative au sens étymologique du terme, « conduite au-delà », elle aurait vécu une sanction imposée, liée à un sentiment dépressif, dans une relation de dépendance.

Cette enfant se sentait un appétit d'agression anti-sociale. Plus elle devenait adaptée intellectuellement, plus ce « sur-moi », comme nous disons en psychologie, cette avidité de satisfactions sensorielles et charnelles, héritée de ses premiers exemples et de ses premières expériences dans la vie, devenait dominant. Il m'a paru que l'intérêt psychanalytique venait de ce que la solution trouvée par Nicole fut de se permettre des phantasmes agressifs de l'âge précédent (âge oral) sans actes consommateurs, qui ont permis à l'agression gestuelle dominatrice et captatrice et destructrice (apparentée à l'âge anal) de perdre de l'intensité. Cette explication, cette hypothèse me paraît jusqu'à présent valable.

Deuxième cas. — Peu de temps après, une jeune novice venait me voir, amenée par sa maîtresse des novices pour un état psychologique et caractériel d'agressivité jalouse qui mettait la jeune fille en états alternés de dépression avec sentiments d'être coupable

et d'explosions de crises de nerfs à type hystérique de colères brusques, à propos d'un incident minime avec l'une ou l'autre de ses compagnes de noviciat. Malgré tous ses efforts, la jeune fille ne pouvait arriver à se vaincre. Fallait-il alors lui permettre des vœux, même temporaires, dans cet état de déséquilibre? Cette novice présentait, d'autre part, sur le plan conscient, les caractéristiques de la plus grande bonne volonté, des qualités de droiture, d'humilité, de foi, d'intelligence qui la rendaient désirable dans un ordre actif et social. Je parlai avec la jeune fille; elle présentait un type musculaire et réagissant, avec un visage ouvert à forte mâchoire; elle paraissait saine. Dernière enfant d'une famille nombreuse et protégée, elle n'avait jamais dépassé dans son développement affectif une attitude sexuée infantile: un père, des grands frères, une ébauche d'émoi unilatéral pour un jeune homme — elle en rougissait encore —, c'était tout. La femme en elle n'avait jamais été éveillée. C'était les jeunes filles du noviciat plus jolies, plus intellectuelles ou plus évoluées qui excitaient son agressivité. Elle croyait aussi que la maîtresse du noviciat, modèle de toutes les femmes, les lui préférait avec raison. En écoutant la jeune fille, on s'apercevait qu'elle réagissait vis-à-vis de la maîtresse des novices comme vis-à-vis d'une mère de famille en relation avec Dieu, comme vis-à-vis du couple de sa mère et de son père. Elle ne dormait pas la nuit, soucieuse de ce que pensait d'elle sa supérieure et sa conscience lui reprochait sa jalousie à l'égard de ses compagnes, contre lesquelles elle n'avait aucun grief raisonnable. Dans sa logique infantile, si la maîtresse des novices ne la surestimait pas, Dieu était mécontent d'elle.

En fait, l'agressivité qu'elle avait pour ses compagnes eût été une attitude affective extrêmement profitable, si la jeune fille avait pu se permettre de la comprendre et de la penser sans culpabilité névrotique. Cette enfant dont toute la famille, très affectueuse, s'était toujours occupée, ne pouvait supporter l'isolement affectif, la frustration d'amour et d'attentions sensibles dont elle se croyait être l'objet de la part de la maîtresse des novices ou de ses compagnes. C'était une active, et le noviciat, contrairement à la vie ultérieure qui lui eût bien convenu, exigeait une vie très contemplative, studieuse et relativement passive, sans échange avec le monde extérieur.

Il y avait, dans le cas de cette novice, deux éléments: tout d'abord une tension amoureuse pour la maîtresse des novices. Cette tension restait tout à fait inconsciente, parce que la jeune fille la confondait avec le désir de se rapprocher de l'idéal de sa

vocation, en s'identifiant à sa supérieure ou en la satisfaisant.

Il y avait en outre un appel de forces du stade génital adulte, destiné à appuyer cet idéal, caractéristique non pas d'un moi adulte autonome et librement donné, mais d'un moi de bonne élève prépubère, éprise de sa maîtresse de classe. Un tel idéal, à l'âge prépubère, est sain et stimule au travail, à la conquête des armes de combat social l'enfant qui éprouve, avec ravissement, « une flamme » pour la maîtresse. Mais il devient source de conflits, la puberté passée, parce que le sujet ne peut, sans danger de mutilation affective et de névrose, ignorer que ses émois amoureux ont des résonnances physiologiques dans la région génitale et qu'à l'âge pubère, la sexualité saine cherche l'objet réel, pour des échanges féconds réels. Les besoins que déclenchait chez cette novice cet appel à sa nature, se heurtaient en elle à l'impossibilité d'en prendre conscience à leur plan d'émergence à cause de l'infantilisme de son « sur-moi »; de plus, ils se brisaient contre l'emmurement réel qu'était pour cette nature l'absence de contacts sensoriels et affectifs, l'absence des relations d'amitiés tendres dites innocentes où, sans le savoir, une libido sexuée eût trouvé à s'exprimer. La personnalité de cette novice était le théâtre de pulsions homosexuelles génitales, physiologiquement saines et ignorées d'elle. Ces pulsions étaient soumises au travail du refoulement qui masque et « démarque », si j'ose dire, les émois, pour permettre à la force qu'ils ont déclenchée de s'écouler vers la conscience. Elles ressurgissaient sous la forme des pulsions agressives du stade anal combatif (le stade précédent de l'évolution), mais sur ce plan encore ces pulsions étaient interdites par le sur-moi conventuel de la novice, et ces émois, sur le stade moteur à leur tour ne trouvaient pas d'exutoires sensori-moteurs admissibles et suffisants à apporter l'apaisement nerveux. Cette tension, ce malaise devenait insupportable et angoissant à l'occasion d'un échange verbal ou gestuel avec une compagne. Cette libido sous tension, à l'état latent, sollicitée au minimum par un émoi en apparence anodin, réveillait une force d'explosion que la crise de nerfs calmait.

Cette jeune fille était, en effet, soumise à cette tension nerveuse continuelle incapable de montrer le caractère doux, gentil, calme, fausse « imago » de novice pieuse et sainte. Elle aurait eu plutôt besoin de donner ou de recevoir des coups et des claques, à défaut d'une dépense physique valorisée dans une occupation utile et fatigante comme c'est le cas pour les religieuses de cet ordre après leurs grands vœux.

Je lui parlai de la nécessité de respecter les besoins de la nature

sans pour cela leur donner une valeur morale. Cela n'est ni bien, ni mal d'être violente, ce n'est pas commode. Je lui fis prendre conscience de son attrait pour une vie plus mouvementée, de son agressivité contre la méthode de formation qu'elle subissait, tout à fait contraire à ce qu'elle avait attendu et qui avait déçu ses rêves de petite fille. Je lui permis d'entrevoir que le vœu d'obéissance n'impliquait pas que l'on trouvât bonne à imiter dans tout son comportement extérieur la personne si aimable et admirable, si digne qu'elle fût de tendresse et d'amour qui l'assistait dans son noviciat, ni sans défauts la méthode imposée pour former les novices. Je lui montrai que le vœu de pauvreté n'impliquait pas le vœu de masochisme — accepter une épreuve n'est pas y prendre plaisir —, que le vœu de chasteté n'impliquait pas que l'envie très féminine de la beauté d'autrui fût un vice. Elle reconnut, en effet, que si la jeune novice jolie dont elle était jalouse lui souriait, elle était partagée entre le plaisir de se sentir en amitié avec elle et le remords d'en avoir une joie sensible. Enfin, repensant à l'exemple de la petite fille, je lui conseillai quand elle se sentait prise d'explosions de colères jalouses qu'elle trouvait raisonnablement stupides de ne point en avoir honte, mais de prendre sa nature humaine en pitié et de laisser à son imagination le droit d'aller jusqu'au bout de ses réactions vaines. A ces moments, m'avait-elle avoué, « je les grifferais, je les battrais, je leur dirais des sottises, je les traiterais de mijaurées, d'hypocrites, etc. Je ferais un esclandre et c'est tellement fort que j'en suis étourdie ». Et à partir de ce moment, son contrôle étant submergé, la crise de nerfs se déclenchait. Je lui proposai de se permettre d'imaginer tout cela dans le monde des phantasmes. « Mais, dit-elle en riant aux éclats, si je le faisais ce serait très mal ». Je dis : « Non, on vous renverrait comme quelqu'un de trop dynamique ». Elle riait toujours. « Mais si vous vous permettez de le penser, vous ne gênez personne par des crises de nerfs suivies de dépressions au cours desquelles vous prenez plaisir à vous faire dorloter et consoler par votre maîtresse, comme un bébé ? Bébé pour bébé, il vaut encore mieux vous comporter en imagination comme une gamine rageuse et sale gosse, mais sans aucune manifestation gênante pour l'entourage, plutôt que de faire ces crises spectaculaires accompagnées de piété à rebours. La jeune fille, assez étonnée, en convint. Comme elle me demandait si je croyais qu'elle avait la vocation, je lui répondis que ce n'était pas à moi d'en juger, mais que, soit dans la vie religieuse, soit dans le célibat laïc ou dans le mariage, c'était de femmes efficaces et puissantes, vivantes, humaines, même

avec un sale caractère dont on avait besoin. En jouant la charmante édulcorée et calme, elle trompait à la fois Dieu et l'Ordre, autant qu'une jeune fille qui voudrait au cours de ses fiançailles camoufler sa nature pour se faire épouser.

J'appris par la suite que cette consultation avait beaucoup transformé la jeune fille et qu'elle avait prononcé ses vœux.

Actuellement, elle est une très bonne et active religieuse de son Ordre.

Dans ce cas, c'est, je crois, la permission donnée à l'agressivité motrice sous tension de s'exprimer dans l'imagination, c'est la dévalorisation du phantasme sur le plan du Bien et du Mal absolu, c'est sa valorisation comme moyen d'adaptation qui ont permis à la jeune fille de passer un cap difficile. Accepter l'ambivalence de ses affects à l'égard de l'Ordre, mais savoir qu'on peut très bien se consacrer à le servir tout en conservant des imperfections humaines ; prendre conscience de sa propre attitude amoureuse très naturelle et peu spirituelle dans ses relations avec sa maîtresse des novices, mais entrevoir aussi qu'on pouvait obéir à sa Supérieure sans chercher à lui plaire, mais par respect pour la Règle ; s'apercevoir enfin de l'ambivalence des sentiments qu'elle éprouvait pour ses compagnes — type de relation normale dans les situations homosexuelles telles que la sienne —, c'est ce qui a permis à cette jeune fille de se construire, en vue du but qu'elle désirait atteindre : le don de toutes ses forces affectives (que nous savons intriquées à la sexualité, même quand celle-ci n'est pas consciente) au service de Dieu, dans le cadre de sa vocation religieuse. La féminité de cette jeune fille était encore assez peu développée et tout à fait inexpérimentée. La direction qu'elle croyait devoir lui donner savait ses réactions vivantes. Au lieu de se consacrer à une œuvre humaine, elle désavouait sa nature et son caractère. Pour plaire à sa maîtresse, elle croyait devoir régresser à un mode relationnel de type oral, passif totalement réceptif à l'âge de l'identification à l'image maternelle. Dans ce cas, la frustration du plaisir de se dépenser et d'agir mettait musculairement la jeune fille sous tension nerveuse d'autant plus qu'elle croyait de son devoir de valoriser au nom d'une autorité sacrée non seulement le maintien extérieur qui lui était imposé (frustration d'activité) mais encore un affadissement des affects dans une passivité sentimentale qui la détraquait.

L'exutoire de l'extériorisation phantasmée de pugilat, et de réactions motrices agressives, conçue comme un jeu affectif libérateur a permis au sujet de supporter une frustration motrice et affective.

Elle est devenue librement consentante par obéissance volontaire, et non par adhésion de cœur comme elle croyait utile avant la consultation, d'en jouer le jeu et de s'en persuader. Il s'agissait de rendre conscient l'attrait homosexuel sensible pour la maîtresse des novices et pour les compagnes, cet attrait en lui-même très naturel et sans valeur morale, mais qui demande à être connu pour que le sujet puisse souffrir de la frustration des satisfactions désirées d'une façon utile à son développement, au lieu de se camoufler ses sentiments et de provoquer ainsi des symptômes de régression caractériels intriqués de sentiments de culpabilité angoissante.

Ces deux observations n'ont eu pour but que de faire réfléchir le lecteur au problème de la frustration du plaisir sensible délibérément acceptée, avec la pleine conscience du renoncement à une jouissance humblement avouable, naturellement enviable, et valable, bien que difficilement compatible avec les autres exigences de vie du sujet lui-même. La continence sexuelle dans le second cas (continence de satisfactions musculaire appelée, par extension, continence anale), le jeûne ou continence orale dans le premier cas, ont permis aux sujets qui restaient lucides et conscients de leurs tentations, de les respecter comme des preuves de leur vitalité sexuée féminine, de les maîtriser et de sortir victorieuses dans la conduite de leur vie, sans écraser les sources affectives de leur développement. La maîtrise a été obtenue par le truchement d'une détente des pulsions agressives par l'imagination « se voir agresser les autres » dans le second cas, participer visuellement à un triple repas dans le premier cas.

Je me suis demandé si le problème de la continence au service du développement spirituel ne montrerait pas à l'étude approfondie qu'il répondrait à ces mêmes lois. S'il en était ainsi, nous devrions observer ceci : Serait spirituellement féconde une continence recherchée en vue d'un perfectionnement et dont la valeur s'apprécie au supplément de joie en Dieu que cette observance apporte dans les échanges affectifs avec autrui, quels que soient les sentiments conscients de frustration éprouvés mais ressentis comme étant une épreuve nécessaire, quelle que soit aussi la violence des phantasmes et des tentations visualisées que l'on subit patiemment sans se sentir coupable. Serait néfaste, au contraire, et source de névrose une continence acceptée masochiquement par obéissance à un maître, en vue de s'identifier à lui ou de le satisfaire ; il s'ensuivrait, pour le sujet, un sentiment de sujétion, de moindre spontanéité et de moindre joie dans ses rapports avec les autres, les contacts humains s'accompagneraient

en effet d'émois pouvant mener le sujet à des tentations sexuelles, à des phantasmes éprouvés comme des fautes et enfin à un sentiment de culpabilité angoissée.

En conclusion, le point de vue psychanalytique sur le sujet de la frustration et de la continence serait le suivant : ce n'est pas le fait matériel de l'observance de la continence génitale qui éclaire le problème de son efficience ou de sa non-efficience spirituelle, c'est le niveau affectif du sujet qui s'y soumet et les raisons inconscientes du plaisir moral qu'il en tire dans ses relations affectives avec son entourage ou avec lui-même.

D'autre part, la continence des manifestations sexuelles d'un stade, du stade génital par exemple, est souvent compensée par la recherche et l'obtention du plaisir sexuel d'un stade antérieur, le stade kynétique, anal, avec son plaisir d'agir, ou le stade oral, plus primitif encore, celui des phantasmes sans passage à l'acte. Dans ce cas, il y a souvent pour la personnalité du sujet continent, un danger de régression vers un comportement de dépendance infantile vis-à-vis du directeur. L'utilité spirituelle peut être alors inexistante. Tout au contraire, l'acquisition de la maîtrise des sens que l'être humain cherche à obtenir rationnellement par la continence vise un progrès et l'accès à un niveau culturel très élevé, fait de fécondité spirituelle et de sérénité joyeuse, d'activité oblatrice, de rayonnement affectif.

Derrière ce problème de la continence sexuelle, se rencontrerait le thème général de la culpabilité complexe et sentimentale, liée à l'angoisse de castration. C'est au-delà du sentiment de culpabilité que peuvent s'épanouir les puissances d'amour dans la vertu de chasteté authentique d'une créature humaine éprise d'un objet d'amour transcendant, par lequel, pour lequel elle s'est renoncée à elle-même en se donnant aux autres.

Paris

D^r FRANÇOISE DOLTO.